

ESPACE dans *Que ma Joie demeure*

Chung, Kyung-Wee*

- | | |
|--------------------------------------|--------------------------------------|
| I. Introduction | IV. Espace, explicateur du sentiment |
| II. Espace, crédibilité du récit | 1. le malheur |
| 1. la nuit | 2. la joie |
| 2. l'orage | V. Espace, enrichissement du récit |
| 3. les oiseaux d'hiver | 1. espace imagé par évocation |
| 4. la forêt | 1) par la vue |
| III. Espace, élément de la structure | 2) par l'ouïe |
| 1. vu du haut | 2. espace, déformateur de vue |
| 2. en perspective | VI. Conclusion |

I. Introduction

Que ma Joie demeure est un roman où se raconte la vie des habitants du plateau Grémone. Ce sont six familles fondées de loin en loin sur toute la largeur du plateau. Tous, saturés de la monotonie environnante et saisonnière, accueillent comme donneur de joie, Bobi, acrobate vagabond; d'où commence le roman: visite de Bobi chez les habitants, leurs réunions pour le cerf et pour la chasse aux biches, semences et moissons faites en commun.

Le décor du roman est, naturellement, l'espace du plateau où le ciel et la terre s'étendent à perte de vue, enveloppé uniquement du bruit de la nature, éloigné du monde civilisé des machines. On découvre donc facilement un grand nombre de descriptions sur ce plateau, descriptions qui seront ici classées et étudiées par rapport à la technique romanesque; selon le critère de la structure du roman et celui des figures de rhétorique: II. Espace, crédibilité du récit et III. Espace, élément de la structure appartiennent au premier et au second, IV. Espace, explicateur du sentiment et V. Espace, enrichissement du récit.

II. Espace, crédibilité du récit

On découvre de pareils espaces spaciaux et temporels dans les chapitres 1 et II du

* 숭전대학교 불어불문학과 조교수.

roman d'une part et dans les XXIII et XXIV qui sont pratiquement les derniers, étant XXV une sorte d'épiloque, d'autre part: l'étendue du plateau Grémone de la nuit au lever du jour, sous la même condition météorologique de l'orage.

L'opposition en est faite dans la description d'une nuit pleine d'étoiles pendant l'hiver, d'une autre très noire en été et, d'un orage observé de l'intérieur et d'un autre subi à l'extérieur.

1. la nuit

Le roman commence par "C'était une nuit extraordinaire" qui nous prévient d'une nuit lumineuse et accueillante par des phrases complémentaires telles;

"les étoiles avaient éclaté comme de l'herbe".

"Le ciel tremblait comme un ciel de métal".

"Les étoiles s'éparpillaient partout".

"On connaissait tout d'un coup la pureté".

"Il y avait tant de lumière qu'on voyait le monde dans sa vraie vérité, non plus décharné de jour mais engraisé d'ombre et d'une couleur bien plus fine. L'oeil s'en réjouissait. L'apparence des choses n'avait plus de cruauté, mais tout racontait une histoire, tout parlait doucement aux sens. La forêt là-bas était couchée dans le tiède des combes comme une grosse pintade aux plumes luisantes".¹⁾

Ce ciel rempli d'étoiles et l'étendue éclairée du plateau font lever Jourdan pour accueillir un homme qui puisse arriver pour lui offrir de la joie. Car selon lui, sa venue, s'il vient, ne peut être autrement que "par une nuit comme celle-là".²⁾

Il n'arrête pas de labourer en pensant à la vie dure d'ici sur ce plateau et en voyant "le plateau, et le ciel couché sur tout et loin, là-bas à travers les arbres, la respiration bleue des vallées profondes" et en imaginant "le monde rouant comme un paon, avec ses mers, ses rivières, ses fleuves et ses montagnes."²⁾

Pendant ce temps, "les étoiles étaient dans toute leur violence. Il y avait de si bien écrasées qu'elles égouttaient de longues gouttes d'or. On voyait les immenses distances du ciel".³⁾ An cinquième sillon de son labour, il sentit l'homme derrière son dos, qu'il découvre:

"Le champ montait jusque vers la forêt, mais là-haut il était arrêté net contre la nuit. Juste sur la ligne on voyait le corps d'un homme. C'était un homme parce qu'il était planté, les jambes écartées, et, entre ses jambes, on voyait la nuit et une étoile."

Lorsqu'il l'invite à rester chez lui comme son aide,

1) Les citations ci-après sont du texte de la bibliothèque de la Pléiade vol. II. pp. 415, 416, 417

2) pp. 416, 418

3) p. 421

“On ne voyait presque plus la graine des étoiles. Elles avaient poussé leurs ramures. Le ciel en était tout verdi. Le jour allait se lever. Il faisait froid. Le vent s’étira. La ferme Fra-Josépine grogna d’une porte. De chaque côté du champ, le plateau commença à s’élargir. La lumière verte se mit à courir sur lui jusque là-bas au fond contre les montagnes encore noires. De temps en temps, là-haut dans le ciel, passait comme le bruit d’une grosse corde de guitare, puis ça s’éteignait et chaque fois la lumière montait d’un cran”.⁴⁾

La description du changement de la lumière du ciel remplace aussi bien l’explication de la durée du temps que celle de l’élargissement de l’espace.

Tandis que la nuit dans le chapitre XXIII est “une nuit sans étoiles et une chaleur de boeuf.”⁵⁾

“La nuit était si noire,⁶⁾ si lourde qu’elle n’avait plus ni profondeur ni mesure. On faisait un pas, vingt pas, cent pas, on était toujours au même endroit. Il n’y avait rien: ni bruit, ni forme, ni odeur.

La nuit apaisait toutes les douleurs parce qu’elle avait aboli le monde. Elle abolissait les douleurs les plus fortes, parce qu’elle était infinie, sans borne, ni mesure, ni commencement, ni fin.”⁷⁾

Cette immensité noire et destructive rend l’homme impuissant et désespéré, surtout Bobi après l’échec de sa tentative de donner de la joie aux habitants du plateau :

“Il venait d’avoir brusquement le souvenir lumineux de sa mère, . . . Et puis, toute sa longue vie! Il se voyait en train d’être construit par le temps. Il entendait le bruit qu’avait fait le temps en construisant cet homme qui s’appelait Bobi”.⁷⁾

Bobi continue à marcher vers le sud du plateau pour le quitter à jamais. Il aperçoit l’aube.

“Les premières lueurs avaient découvert le mouvement des nuages. Il y avait eu une déchirure à l’est, juste au ras tranchant des hautes montagnes et un peu de clarté verte tout à fait pure était venue. Elle s’était enforcée dans l’étendue du sud couchée à ras de terre comme de l’eau. Le ciel se voyait dans son reflect. . . . Ils (les nuages) se courbaient au contraire en planfond de caverne. Dans les quelques instants où la lumière de l’aube resta pure, elle s’en alla très loin devant elle sans rien rencontrer que de l’herbe, de l’herbe et de l’herbe. Enfin, elle arriva au/rebord qui domine Saint-Julien-le-Forestier et elle éclaira le fond de l’orage. C’était une immense porte de nuages. Au-delà, une nuit compacte comme de la pierre; comme le mineur quand sa lampe éclaire le fond de la galerie et qu’il voit le mur de charbon. Mais la clarté de l’aube se troubla vite, puis elle s’arrêta de couler. Il ne resta plus qu’une sorte de lueur

4) p. 426

5) p. 753

6) Une autre nuit noire en route de chez Silve est décrite lors de la visite de Bobi et de Jourdan aux habitants du plateau. L’espace brumeux que le fanal du boghei éclaire est tâté par le cheval tout sensibilisé à l’atmosphère spectrale et effrayante. Elle est aussi bien convenue au pessimisme de Silve et à son suicide par la suite. cf. p. 453

7) p. 756

grise qui fumait uniformément de toute l'étendue de l'herbe."⁸⁾

Cette description montre le sud du plateau où "toute la végétation consistait en une sorte d'alfa scintillant comme du quartz, étendu à perte de vue"⁸⁾, qui est dévoilé par le cours d'une courte clarté verte de l'aube.

L'écoulement du temps et le changement de l'horizon sont manifestes comme la précédente.

Le ciel éparpillant des étoiles favorise à réaliser l'attente de Jourdan et l'espace noir comme la mine met l'accent sur l'état de Bobi qui s'enfuit, conscient de sa responsabilité sur le suicide d'Aurore. Tous les deux sont pour la crédibilité du récit.

2. l'orage

L'espace du chapitre II est décrit surtout par le degré de la force du vent.

"La porte du grenier sauta dans ses gâches."⁹⁾

"Le vent charriait toute cette poussière qui masquait l'aube. C'étaient des nuages bas. Ils traînaient sur le plateau. Ils s'accrochaient aux arbres. Il s'en arrachait des morceaux qui partaient à la vire-tête comme des moutons. Puis le vent les ranimait dans le troupeau"⁹⁾

"Il y avait dehors de si longs hurlements de vent qu'ils restèrent tous les trois à s'attendre avec les grandes tranches à la main"¹⁰⁾

"Un éclair passa devant la fenêtre. Le vent entortillé de pluie galopait dans les champs. La porte du grenier se mit à secouer la maison à coups d'épaule. . . . Une longe de vent fit longuement siffler les murs. Deux tuiles coururent sur le toit. Le tonnerre éclata du côté de l'étang. Un autre éclair fusa dans la forêt. Il devait rester silencieux".

"L'orage fit un long soupir, se déchira et une flaque de jour laiteux et étincelant fit luire les branches mouillées des arbres. Mais la lumière s'effaça sous une ombre qui venait. Des grêles claquèrent sur les tuiles. Un éclair mou voleta à ras de terre jusqu'au rebord du plateau. Il roula dans la vallée comme un écroulement de rochers"¹⁰⁾

"Une pluie épaisse, couchée sur la terre comme l'eau d'un fleuve, coulait dans la campagne".

"Le monde grondait comme une grande roue qui tourne"¹¹⁾

C'est donc un espace autour de la maison et elle-même vus et entendus à l'intérieur de celle-ci.

Et, l'espace suggéré par le tonnerre et ses échos, par le silence qui les suit, par l'éclair et par le foudre dans le chapitre XXIV est en cela une dimension cosmique.

Le tonnerre et ses échos:

8) pp. 761, 760

9) pp. 428, 431

10) p. 432

11) pp. 433, 435

“Un grondement ébranla la terre et le ciel. En bas dessous, dans l’ombre, des échos creusèrent des vallées et des conques”.

“L’écho continuait à creuser profondément des vallées et à élargir des plaines en bas dessous.

Le vaste/monde! . . . L’écho au fond de l’horizon rencontrait des montagnes, des forêts, des vallons et des plaines sonores comme des tôles.”

“Le ciel grondait sans arrêt. Le bruit était si violent qu’on le touchait. Il était chaud comme du vent d’Afrique. Il flottait. Il battait des ailes. Il renversait la pluie. Il couchait les embruns”.¹²⁾

Le silence :

“Le silence revient. Il n’y avait plus que le pas de chat des nuages. Tout le ciel s’avançait avec une énorme vitesse, lourde et sans faiblesse. . . . L’aube était pourtant finie. Il n’y avait toujours pas plus de lumière. Elle noircissait même. . . . Le calme aplattissait tout. Il n’était plus possible d’imaginer des vallées, des forêts, des profondeurs et des couloirs sonores où le vent marche. Il n’y avait pas “de bruit et, d’instant en instant, le silence se faisait plus épais. Il n’y avait plus que cette terre plate”.

“La pluie s’avançait sur toute l’étendue en soufflant comme une forêt”.¹³⁾

L’éclair :

“Il n’y avait plus de jour. La clarté venait de la pluie. Et des éclairs. Pour eux il n’y avait plus ni barrière ni rien. Ils sautaient d’un bord à l’autre. Tout le ciel était à eux. Et la terre. Il n’y avait plus de différence entre le ciel et la terre. . . . Plus que des embruns d’eau, de la fumée, des forces huileuses qui traversaient la pluie en jetant de l’ombre comme le passage d’un oiseau; la magie de la foudre même ne pouvait pas départner la terre de l’eau”.¹⁴⁾

La foudre :

“Il avait le nez plein de l’odeur du soufre, un gout acide et écoeurant sous la langue. . . . Il trouva l’herbe roussie sur un mètre de large”.

“Tout d’un coup, dans la montagne de l’orage ruisselèrent vingt torrents de feu. Le plateau frappé de partout par la foudre sonna comme une cloche”.

“Les barres de foudre sifflaient comme du fer de forge. Elles couraient plus de cent pas droit devant elles en brûlant la pluie”.¹⁵⁾

La méthode de composition est tout à fait pareille en se servant des éléments de l’orage dont la description est interrompue seulement par la dialogue entre les personnages.

Comme dit le texte “il y a bien dehors la longue pluie installée et les grandes ombres qui marchent et, de temps en temps, de longs éclairs avec de petits claquements comme un

12) pp. 767, 768

13) pp. 767, 769

14) p. 775

15) pp. 768, 773, 777

qui froterait de grosses allumettes à souffre. Mais ça, ils l'ont vu aussi. Pas de peur"¹⁶⁾, l'espace offert par le premier orage habille les personnages dialoguant, de protection et de chaleur, parce qu'ils sont dedans la maison même, tout en goûtant le calme et la paix de cette maison que l'eau bouillante et l'odeur du café leur rendent, et parlent de la culture de fleurs qui leur apportent la joie.

Le deuxième espace menaçant sous des échos de tonnerre et de nombreux foudres impitoyables rappellent le chaos de la Terre, tend à montrer, par le dialogue, entre un Bobi tout découragé qui rumine son échec et sa vie passée et un autre instinctif qui le sollicite à éviter le danger de la foudre, mais qui finit par en être vaincu.

Toutes les caractéristiques de ces espaces sont pour accréditer la vraisemblance du récit.

3. les oiseaux en hiver

Le chapitre IV et XVI s'opposent par l'existence même des oiseaux sur l'aire entassé de graines. Dans le premier, un ciel en toute beauté hivernale, "pur et glissant," grâce au vent qui l'a déblayé et l'a ciré avec du froid, mais en même temps mort et serré à cause du grand gel. Quand les oiseaux sont arrivés, attirés par les graines offertes par les Jourdan sur le conseil de Bobi, ce ciel est transformé en couvercle d'une caverne où "des gouttes d'eau se forment, se gonflent et d'où elles tombent. L'illusion y était en plein; même l'épanouissement de lumière des gouttes d'eau traversées de soleil dans leur chute. . . . Ce n'étaient plus des gouttes d'eau, c'étaient des oiseaux. Des autres. On avait la tête pleine des deux images: la caverne d'azur, les grosses gouttes, le bruit enfantin des eaux sonores et puis, non, voilà des oiseaux, et la caverne c'est le ciel, et le bruit c'est les oiseaux qui chantent, et le mordoré ce n'est pas le fugitif du soleil mais ce sont les plumages de toutes les couleurs qui s'ouvrent, et froutent, et freinent pour que l'oiseau puisse se poser doucement dans le blé".¹⁷⁾

Les oiseaux vivent ainsi en période de grand gel les gens qui les regardent, à qui "l'infinie viduité, l'infinie solitude, la cruauté effrayante et sans borne" ne font d'autre effet que de simples remarques sur l'étendue terrible du ciel.

Dans le second, l'hiver suivant, la même offre de blé n'attire plus les oiseaux qui préfèrent les paturages naturels de Randoulet;

"vingt gros hectares d'herbe laissée sur pied avec les graines, les tiges, les feuilles et même le floquet des fleurs tardives".¹⁸⁾

Alors ce ciel sans oiseaux fait peur "à force d'être vide" et élargir à perte de vue la solitude

16) p. 438

17) pp. 463-4

18) pp. 663, 665

lugubre.

“Rien de vivant n'était visible, sauf une ombre bleue venue du lent déroulement des nuages et qui rampait dans les pierres. L'horizon était noir comme la nuit et fermé de tous les côtés”.¹⁸⁾

A cet espace “étrange, triste, muet” suit le pâturage sauvage où la grosseur et la force des herbes sont supérieures à l'ordinaire comme preuve de la liberté du “paradis terrestre”. Tout élément dans cette terre sauvage et le froid aigu isolent de plus en plus Marthe, accélèrent sa tristesse et sa peur qui finissent par lui faire dire “Maman!”:

“. . . quand les herbes se nouaient à sa cheville . . . quand les moutons tournaient la tête vers elle et roucoulaient tristement comme les colombes à midi (ils avaient de beaux regards incompréhensibles et c'était une grande douleur de ne pas les comprendre), quand elle vit qu'ils (les oiseaux) étaient chez eux, patrons de leur terre, patrons de leur grain, patrons de leur liberté, . . . quand elle se sentit perdue au milieu des herbes, . . . quand elle commença à voir d'étranges figures dans les nuages, de doux sourires larges comme toute l'étendue du ciel, quand elle comprit que c'était trop pour ses forces, quand elle sentit que le désespoir et l'espoir s'effaçaient de son coeur, quand elle pensa subitement à la cuisine de la Jourdane . . . et qu'elle vit la lueur de la maison s'éteindre dans son souvenir comme le reflet d'un sou qu'on a jeté dans l'eau . . . , elle appela: “Maman!”¹⁹⁾

Ainsi une nette différence est faite entre l'espace hivernal avec les oiseaux qui rendent les gens heureux, et celui sans oiseaux où “tout échappe à la mesure de l'homme”, mais qui est, pour la nature, le “paradis terrestre”.

L'état d'âme du personnage est ainsi bien accrédité par l'entourage approprié de l'espace.

4. la forêt

Tout au début du printemps où les bourgeons s'ouvrent à peine, surtout par une nuit pleine d'étoiles le monde entier est enveloppé d'une lueur laiteuse:

“Les étoiles remplissaient le ciel. . . . C'était comme du frai de poisson. Il n'y avait plus rien de formé dans le monde, même pas de choses adolescentes. Rien que du lait, des bourgeons laitieux, des graines laiteuses dans la terre, des semences de bêtes et du lait d'étoiles dans le ciel.”²⁰⁾

La fête commence “en pleine joie magique”: l'éclosion des bourgeons se fait comme des lampes allumées, une à une, dans chaque partie de la forêt où toute la maison bien éclairée et tous les invités aux couleurs du soir attendent le roi: le cerf.

“Une aulne avait ouvert brusquement ses bourgeons et déplié ses feuilles, et, de noir, il'était de-

19) pp. 672-3

20) pp. 482-3

venu neigeux et frissonnant. . . . Un érable venait de fendre ses bourgeons à fleurs. Il était allumé d'une lumière mate comme un arbre de farine. Chaque fois qu'il ouvrait un bourgeon, un petit éclair sautait tout luisant et l'odeur de sucre coulait. . . .

“Des érables s'allumaient dans toutes les salles de la forêt. A la lueur des bourgeons ouverts on distinguait de nouvelles salles, de nouveaux piliers, de nouveaux couloirs, de nouvelles charpentes de branches. . . . Partout les bourgeons s'ouvraient; tous les arbres allumaient peu à peu des feuilles neuves. C'était comme la lueur de plusieurs lunes. Une lueur blanche . . . une lueur mordorée . . . une lueur de cuivre . . . une lueur rose . . . et un immense éclairage vert qui dominait tout, la lueur des feuillages sombres, les pins, les sapins et les cèdres. Les odeurs coulaient toutes fraîches. . . . Il y avait des odeurs qui marchaient et elles étaient si fortes que les feuilles se pliaient sur leur passage. Et ainsi elles laissaient derrière elles de longs sillages d'ombres. Toutes les salles de la forêt, tous les couloirs, les piliers et les voûtes, silencieusement éclairés, attendaient”²¹⁾

Cette ambiance gaie et rêveuse d'une attente, dans la forêt, aux éclosions, s'harmonise bien avec l'arrivée extraordinaire d'un cerf amené par Bobi comme source de joie.

L'arrière-saison forestière du chapitre XVI est caractérisée par la profondeur de l'espace où le retentissement très sonore se fait loin de la transmission du son. La description suit le trajet de la promenade de la jument poursuivie par un Bobi entêté:

“Le bruit du galop avait repris un peu plus étouffé: la jument courait sur les mousses du côté du nord. . . . Les petits sabots clairs de la jument se mirent à battre les roches poreuses dans lesquelles la forêt avait creusé des cavernes. . . . De ce côté-là les bruits sonnaient plus fort: c'était une falaise au-dessus des dévalements vers la plaine; elle était la mère des échos du ciel et du sous-sol. Le martèlement de la galopade monta jusqu'aux nuages puis retomba sur la terre. Ce bruit multiplié fit apparaître la solitude. Il n'y avait plus dans le vaste monde que Bobi poursuivant la jument. Quand le soleil marqua deux heures, la jument avait presque disparu du monde. On ne l'entendait plus. Il y avait eu un long moment de silence avec seulement les bruits du pas de Bobi et les bruits du coeur de Bobi. . . . Dès qu'il s'approchait, elle fuyait, elle se glissait vers des combes, elle faisait comme si elle allait s'élancer dans la pente vers la plaine de Roume. Il entra dans les éboulis, il se laissait descendre, porté par des ruisseaux de pierres. Il s'arrêtait contre les souches de chêne. Il entendait galoper dans le bois de bouleaux, là où il y a de l'espace et où on peut faire de la vitesse. Le bruit s'éloignait. Il remonta. Le bois de bouleaux était désert. Rien ne gênait la vue. Il n'y avait que les troncs tigrés plantés droit de loin en loin avec leur écorce charmante comme de la peau de fille. Rien d'autre. Pas de bruit. Pas de traces. Le jour gris éclairait le bois nu. Loin au-delà du bosquet de bouleaux on apercevait la lisière noirâtre d'un canton de la forêt où poussaient des sapins et des mélèzes. La solitude. . . . Pas de bruit, Peu à peu la solitude, comme une pluie de sable, engloutissait la forêt. Plus d'arbre, plus d'air, plus de joie, rien que le désir de rejoindre la bête invisible. . . . Toute la forêt émergea de la solitude avec ses couloirs, ses hautes salles voûtées sous les chênes,

21) pp. 486-7

ses escaliers de roches, ses tapis de mousses et le grand vent endormi qui l'habitait comme un serpent."²²⁾

Des paysages nus, des échos retentissants dans le vide, sinon le silence absolu de la forêt, comme dans la maison hantée, sont propices à faire naître la solitude.

Ainsi les deux forêts influencent les personnages qui s'y trouvent. La première fait ouvrir les yeux à la vie hors du monde des humains, on la trouve magnifique tandis que la dernière met l'accent sur la tristesse et la solitude du personnage qui, tout à l'heure se réjouissait d'une promenade solitaire en fumant la pipe pleine "des images les mieux aimées des hommes"²²⁾.

III. Espace, élément de la structure

1. vu du haut

Le chapitre VII commence par la description d'une étendue, vue du grenier: les près et les champs de blé traversés de routes et de pistes des bêtes nocturnes; et il se ferme par une autre, décrite de la chambre du haut: l'éloignement du regard donne de la dimension à l'espace: d'abord les vergers tout près de la maison, la colline, les monts, le paysage de l'est, sous la lumière crue du soleil et celui de l'ouest sous la forme et dans l'ombre; tandis que le reste du chapitre décrit ce qui se passe autour de la Jourdane: poursuite d'Aurore dans une course par Bobi, descente de la charette des voisins venus voir le cerf et des aliments, lutte des hommes contre l'orage de peu de durée. Ainsi se forme une composition de fort contraste: le calme du décor enboitant la bousculade des gens.

Le chapitre X raconte les péripéties de la chasse aux biches à travers des collines en montées et descentes, de l'arête de la montagne à longer, de l'étroit couloir entre les parois à pic des deux montagnes de schiste avec des détours et des rampes. Au milieu de ce voyage, des descriptions sur les routes et le paysage²³⁾, pareillement au chapitre VII. Cette méthode met le lecteur hors du récit en offrant un autre climat de l'imagination et évite la monotonie structurale du récit.

La plaine de Roume où se fait la moisson est décrite du plateau, le soir:

"La lumière frisante entrait dans la plaine par le débouché du vallon et faisait ressortir dans la profondeur de l'éloignement tous les plans des faucheurs, des blés droits, des blés couchés et des meules. Les travailleurs étaient noirs comme des fourmis. . . . On était trop haut pour entendre les bruits. Tout était silence sauf un bourdonnement. Dans le lointain, la lumière décomposée

22) pp. 659-661, 658

23) p. 578, pp. 579-580

par l'épaisse poussière du blé et de la terre fusait en arcs décolorés qui avaient la blancheur éblouissante de la neige. . . . Enfin la nuit emplit les vallons, s'avança dans la plaine, repoussa la lumière. La poussière tomba. On vit que, de l'autre côté de l'immense plaine, il y avait d'autres collines, d'autres montagnes. Car la lumière les toucha, les fit sortir de l'indécision des lointains, leur donna forme un instant avant de les laisser recouvrir par la nuit."²⁴⁾

"Il n'y avait pas de barrières entre la nuit du ciel et la nuit de la terre. La grande constellation du Scorpion, tendue au ras de l'horizon, se continuait, s'élargissait de deux ou trois petits feux rouges. Il était très difficile de distinguer ce qui était la queue cornue de la bête du ciel de ce qui était les feux d'aires les plus lointains de la plaine. Toute la nuit était vide"²⁴⁾

Cette atmosphère où dominant "la profondeur de l'éloignement", le silence, et le vide, est justement tout à fait opposée à celle des semences (chap. XIII). La description en est, pour les six cents semeurs, bien ordonnée par leurs gestes comme en une danse harmonieuse, ainsi que pour les vibrations accompagnant ces gestes.

Également elle fait un ensemble avec ce que les habitants sentent: "Mais ils avaient beau être tous ensemble, ils se sentaient seuls"²⁵⁾

2. en perspective

La description est semblable à celle des scènes filmées: D'abord "un piétinement sourd" entendu de plus en plus fort depuis le matin aux Jourdan et Bobi, puis on aperçoit les gens: "une épaisse poussière fumait au-dessus des arbres de la forêt Grémone", ensuite le troupeau de moutons amené par le Noir (le berger) et Zulma en tête, à côté de lui, enfin les détails.

"Il balançait son long bâton tout en marchant pour égaliser derrière lui l'alignement des premiers moutons. . . . Zulma avait attaché ses cheveux avec deux joncs entortillés. La cloche des béliers sonnait. La poussière fumait. Les moutons fatigués secouaient la tête. Le troupeau sortait toujours du bois. On aurait dit une source d'eau boueuse, ouverte dans les arbres et qui, commençant à couler, se déroulait d'abord sur le plateau avant d'aller se déverser au-delà des rebords, dans les vallées basses. . . . On ne voyait plus que des moutons, plus d'homme. Seul, le chien noir qui devait être blessé à la patte marchait en boitant au bord du troupeau"²⁶⁾

Cette manière filmique²⁷⁾ en rappelle une autre, pareille, qui montre un immense pâturage où Zulma est bergère dans un campement, dans un petit cratère d'une vingtaine

24) pp. 746-7, 748

25) p. 743

26) pp. 646-7

27) La description de la semence rappelle aussi des scènes filmiques. D'abord la vue de loin: le plateau, la vallée d'Ouvèze et la plaine de Roume. Puis en détail, les semences comme la danse sur la plaine de Roume, enfin comme la douleur.

de mètres. Le procédé en est le même :

“Elle regardait droit devant elle. Elle ne bougeait pas. Elle écoutait. Depuis un moment un bruit s’était levé d’entre le silence du pré d’abord presque pareil au silence, maintenant comme les foulées de l’eau qui avance sur du sable.”²⁸⁾

Puis le caméra se focalise sur Zulma autour de laquelle des moutons en gros plan ne cessent d’arriver.

Les deux sont des variations de la structure du roman.

IV Espace, explicateur du sentiment

1. le malheur

Le malheur est comme lorsqu’on est sur le sommet d’une colline que l’aube n’est pas encore arrivée”. Au fur et à mesure que la clarté s’intensifie se découvrent non seulement des montagnes et “des sommets jusque par-delà le ciel”, mais aussi la profondeur sans fond du vallon avec “des épines et des murailles, et des obstacles, et des attaques, et des traverses, et des empêchements.” Et à ce point-là “vous ne pensez plus à monter sur les cimes, là-bas loin où la lumière étincelle pourtant comme les bonds d’une chèvre blanche. Voilà que vous ne pensez même plus que votre force, et votre courage, et votre espoir vous permettront seulement de descendre dans le premier vallon qui d’instant en instant s’approfondit, mais voilà que maintenant vous criez en vous-même comme un désespéré: “Que je fasse seulement un pas devant moi. C’est tout ce que ma force me permet. Et toujours la lumière augmente!”²⁹⁾

2. la joie

Elle est cristallisée par l’arc-en-ciel au-dessus des chemins. “Si on ne trouve pas la joie, c’est qu’il est mal placé: “il suffit alors de marcher pour arriver à l’endroit où l’on sera dans sa pluie, sous la pluie luisante de la joie”³⁰⁾

Les sentiments expliqués par ce tableau d’espace allégorique qui deviennent plus impressionnants et persuasifs, sont des figures de rhétorique.

28) p. 670

29) pp. 730-1

30) p. 511

V. Espace, enrichissement du récit

1. espace imagé par évocation

1) par la vue

Une réciprocité évocatrice existe entre les collines et la mer.

“des collines qui font le dos de vache et dont l’arête est plus épineuse et plus nue que la lame d’une scie, et bleue comme elle, presque en acier, sans arbres, sans herbes, faite de rochers réfléchissants et si claquants de ciel laiteux du matin, on se croit arrivé à la mer et surpris par un immense voilier chargé de toiles. Mais elle est plus loin. Elle est au bout des terres rouges. Et, là, elle apparaît si large, si terriblement large, si plate, si profondément enfoncée dans le ciel, qu’on se rend compte, en pensant au plateau Grémone, qu’elle est tout près de nous, car, sans cette obligation qu’elle a d’être collée sur le rond de la terre, elle monterait si haut, tout en restant plate, que nous la verrions apparaître au-dessus des montagnes d’Aiguines, avec son charriage de bateaux et ses gros poissons noirs qui dorment pendant que le soleil et l’eau écument dans leurs poils.”³¹⁾

2) par l’ouïe

Les bruits entendus de loin en loin évoquent d’un endroit à l’autre des images correspondantes, photographiées dans la mémoire: Un déploiement d’espace s’y découvre; depuis la forêt Grémone jusqu’à la ville “du delà de plus de vingt collines” à travers de la plaine. Comme dit le texte s’entend “autour du plateau l’élargissement de la vie du monde.”

Les bruits de la montagne à la fonte des neiges deviennent le motif de la description détaillée de la montagne du haut en bas.

“Depuis que les nuits étaient devenues aussi chaudes que les jours, on entendait chanter les hautes montagnes. La fonte des neiges les faisait ruisseler d’eau. Les glaces qui pendaient contre les parois des vallons s’étaient écroulées avec des bruits de tonnerre. Les forêts de mélèzes ayant repris leurs feuillages avaient étoffé les pentes; . . . ils (les glaciers) restaient encore un moment immobiles, puis soudain ils se cabraient dans le craquement de leurs muscles de fer et les avalanches libres galopèrent vers les fonds. Alors, le long des veines et des artères du grand pays au milieu duquel se trouvait le plateau Grémone, le long des ruisseaux, des torrents, des rivières, des sources au fond de la terre, courait le gonflement d’une nouvelle force des eaux.”³²⁾

Le clairon³³⁾ joué par le fils Carle donne des images surtout de ce plateau large et triste,

31) p. 568

31) p. 568

32) p. 727

33) pp. 506, 519, 534-5, 567-8

mais en progression: elles commencent par “l'idée du large plateau étendu sans force sous le ciel”, puis “tout le large du plateau” qui se met à moutonner et à fleurir comme la mer sous le vent”, ensuite qui semble “soulever les horizons pour en faire sonner les échos et en découvrir les chemins qui (partent) dans le monde”, enfin qui sont comme les mains molles de Dieu. On y voit

“des graines vivantes crevées de partout, débordantes de forêts et de bêtes. Les forêts ruisselaient d'entre les doigts humides, elles coulaient sur la terre, elles jaillissaient de la terre avec leurs amas de feuillages, leurs longs corridors sonores, leurs charpentes huilées de feuilles et de soleil. Tous les chemins étaient ouverts et les horizons ne les bouchaient plus mais ils étaient relevés au-dessus des chemins comme des tentes.”

“Le lyrisme de l'espérance des hommes” s'y lit et remplace l'explication de la réussite de Bobi sur la semence de l'espérance chez les habitants du plateau. II y a aussi l'évocation de mot qui prolonge l'étendue:

“En bas, dessous la brume et les arcs-en-ciel, au-delà de la forêt, en bas dessous dans les champs gras passait la route vers Roume la ville, et puis après, le monde avec d'autres routes, des voies ferrées, des canaux, des fleuves, des villes et des hommes”.³⁴⁾

“Il (un oiseau) s'en alla voyager au-dessus du gouffre immense qui contenait les petites collines, les petites vallées, la petite rivière, le petit plateau Grémone, la brume et les larges plaines inconnues.”³⁵⁾

La minutieuse description faite par la concordance de sens a pour but de détourner le lecteur hors du récit et de donner plus d'aisance au décor du récit lui-même.

2. espace, déformatuer de vue

L'espace entouré d'un climat particulier transforme les personnages de l'intérieur.

Bobi sous “des cavernes bleuâtres et profondes” formées du brouillard, devient “un géant qui dansait sur place”:

“s'il faisait un geste de bras ça devenait le geste d'un bras de vingt mètres de long et gros comme une poutre de grange, et il portait l'ombre loin sur la terre, et s'il bougeait la tête c'était le mouvement de toute une colline. Mais quand il faisait un pas, ça n'était qu'un pas d'homme”.³⁶⁾

Un autre exemple se trouve dans la description d'Honoré en cavalier, en parade sous l'effet du crépuscule et de l'éclaircie après l'orage:

“Le soleil et un gros quart de ses rayons avaient réussi à forcer la jointure du ciel et de la terre.

34) p. 478

35) p. 580

36) p. 684

Un autre quart de rayon crevant les nuages passait sous trois tunnels de nacre et faisait flamber au plus profond de l'orage une mystérieuse caverne d'or, de soufre et de charbon. Des couleurs étaient suspendues dans l'air à des endroits où il n'y avait rien pour les tenir, sauf la trame légère d'une poussière de plie. Honoré sur son gros cheval les traversait, tête baissée; il en emportait des reflets et, avec ses cuisses rouges, sa tête verte, son bras jaune et son dos noir, il était comme un cavalier de parade."³⁷⁾

Là aussi c'est une déviation du récit principal, mais de la part de l'auteur, une occasion de montrer son imagination créative et de la part du lecteur, un changement d'air.

VI. Conclusion

Que ma Joie demeure raconte ce qui se passe chez les habitants sédentaires du plateau. Le décor du récit est donc l'espace limité du plateau. Mais ce que nous voyons au travers de l'analyse faite, c'est un espace de l'ordre cosmique³⁸⁾ dû à l'imagination inventive de l'auteur qui ne cesse de décrire l'infini et la vacuité de l'espace par la saisie d'une partie de sa dimension ou de ses caractéristiques: ciel, vallées et montagnes, plaine, forêt; nuit, orage, saisons. D'où naît notre compassion sur la fragilité, l'impuissance et la solitude de l'être humain qu'illustre parfaitement bien Bobi dans le noir cosmique de la nuit et sous le fracas indifférent de la foudre. C'est un bon exemple de réussite de la technique romanesque: la nature humaine est expliquée par la description de la matière, de l'espace.

Aussi l'espace sert-il à rendre plus de vraisemblance au récit. Car les sédentaires n'ont, comme source de changement à leur donner et de modèle à copier, que de l'espace d'à l'entour. Les espaces différents sont en correspondance avec les états d'âme différents: l'espoir sous l'éclair du ciel étoilé; le désespoir sous le noir cosmique; la mort sous l'orage sauvage; la joie dans la forêt prin tanière; la tristesse dans la forêt automnale.

L'espace; étendue, profondeur, ou caverne, comme d'autres thèmes³⁹⁾ de ce roman a le

37) p. 576

38) Aucun espace clos n'est/décrit sauf la maison. Elle est décrite par le symbole par "le feu, le chant de l'eau, du café" par quoi la maison est "la joie et l'amour". (pp. 428, 465)

39) Dans ce roman, il y a deux réunions des habitants chez Journdan, deux visites d'Aurore à la Jourdan et une autre rappelée en contrepoint de celles de Bobi chez Aurore; deux visites réciproques par Jourdan et Jacquou; Deux sorties de Bobi du plateau; deux sorties faites séparément par Honoré et Randoulet; deux présences de l'étranger, une, par le facteur, autre, par le montagnard engagé comme faucheur; deux poursuites, celle de la jument par Bobi et de Jourdan par Mme Hélène en charette; deux soins faits à Aurore par Bobi; deux histoires hors du plateau racontées par Honoré d'une part et Randoulet d'une autre; deux appels de la mère par Bobi et par Marthe; deux suicides, un par Silve et l'autre par Aurore; les semences sont au renvoi des moissons; les colombes aux coucous. Il y a aussi double de dialogue entre Bobi et Aurore; entre Jourdan et Mme Hélène; entre Bobi et le fermier. Le dialogue entre Marthe et Zulma est en contrepoint de celui entre Marthe et Joséphine.

Le récit entier se formerait facilement avec tous ces renvois de variations plus en détail.

renvoi des variations dans la trame de la structure qui est marquée dans les chapitres II et III.

Les figures sont nombreuses. Dès la première page, le ciel renversé est la terre où

“les étoiles avaient éclaté comme de l’herbe. Elles étaient en touffes avec des racines d’or, épanouies, enfoncées dans les ténèbres et qui soulevaient des mottes luisantes de nuit”, “c’était tout simplement le ciel qui descendait jusqu’ à toucher la terre, râcler les plaines, frapper les montagnes et faire sonner les corridors des forêts.”

cette réversibilité de l’univers rappelle l’allumage des lampes sur la plaine de Roume où la moisson se fait. Les crêtes des montagnes sont les vagues de la mer ou “toute la flotte des montagnes.”

La métaphore transforme la forêt en édifice de salles, de couloirs, des charpentes sans toit, et de piliers.

Les oiseaux deviennent les gouttes d’eau d’une caverne par le changement inventif de la matière de “solidité” en “consistance.”⁴⁰⁾

L’étude sur les figures de Giono serait très intéressante étant donné l’énorme jonglerie due à son imagination créative. Toutes ces figures pourtant rendent le texte très poétique.

Bibliographie

Jean Giono, Oeuvres romanesques complètes I. II. de la pléiade. N.R.F. *Que ma Joie demeure* extraits (Nouveaux classiques) 1966 Larousse.

Jacques Viard, *Que ma Joie demeure* de Giono, 1971. Hachette (Classiques Hachette)

Gaston Bachelard, *La poétique de l’espace*, 1957, PUF

Maurice Blanchot, *L’Espace littéraire*, 1955. Gallimard

Gérard Genette, *Figures I*, 1966. Seuil

Figures II, 1969. Seuil

40) p. XVIII. préface de la bibliothèque, de la pléiade vol. I